

---

**Lieutenant-colonel Dimitri Amilakvari, le Prince des légionnaires  
(1906-1942)**

---

*Texte du Général Bernard Saint-Hillier, Compagnon de la Libération, rédigé à l'occasion de la visite de la promotion Amilakvari à la Chancellerie de l'Ordre de la Libération, le 24 octobre 1992 date du 50<sup>ème</sup> anniversaire de la mort du Lieutenant-colonel Amilakvari. Le lieutenant-colonel Amilakvari aurait eu 100 ans en octobre 2006.*



"Avant d'évoquer sa carrière militaire, il est important de rappeler brièvement son ascendance. Il y puisa en effet maints exemples d'honneur et fidélité, devise de la Légion. Il appartient à la famille des Sadguindzé, noble avant les Croisades. Au temps où Madame de Maintenon dirigeait la maison d'éducation de Saint-Cyr, son ancêtre Jonathan se sacrifiait pour sauver la vie de son Roi, et gagnait alors pour sa lignée le nom d'Amilakvari, Grand Ecuyer de la couronne géorgienne, ayant charge héréditaire de commandant de la Cavalerie Cosaque du Caucase. Son blason s'orne alors de l'aile de l'Archange Saint-Georges qui figure sur votre insigne de promotion.

Né le 30 octobre 1906 à Gori, le jeune Dimitri Amilakvari connut les journées exaltantes de l'indépendance de la Géorgie, qui se détache en 1918 de l'ensemble des territoires de la Russie. Puis viennent les jours sombres de l'intervention de l'Armée Rouge qui instaure en 1921 dans sa patrie le régime soviétique. Sa famille est contrainte de quitter son pays, gagne Constantinople, puis vient s'installer en France. Son caractère se trempe aux souffrances de l'exil et au travail manuel nécessaire pour vivre.

En 1924, il entre à Saint-Cyr et appartient à la promotion du "Rif" ; nommé sous-lieutenant, il rejoint la Légion. Muté en 1929 au 4<sup>ème</sup> Etranger, il sert sous les ordres du Colonel Catroux et participe en 1932 aux opérations de pacification du Maroc, dans le Haut-Atlas. Deux fois cité pour son courage il a su s'imposer à ses hommes, ses camarades, ses chefs par son prestige, sa droiture, son idéal. Aimé de tous, il est devenu une figure du régiment. Il appartient à la compagnie du Capitaine Koenig quand il quitte le Maroc.

Le 14 juillet 1939, il est ce magnifique officier, à la belle carrure que la foule acclame sur les Champs-Élysées lorsque les "képis blancs" défilent à Paris pour la première fois depuis la parade de la victoire de 1918. A la déclaration de guerre, il se fait naturaliser Français afin d'assurer en cas de malheur, l'avenir de son épouse née Princesse Irène Dadiani, de la famille régnante de Mingrélie. Il a perdu à Bel-Abbès l'aîné de ses trois enfants.

### **De Narvik au levant**

En mars 1940, la "13" embarque à Oran sur les croiseurs "Marseillaise" et "Jean de Vienne". Le Capitaine Amilakvari me confie alors un passager clandestin qui fera parler de lui : le Capitaine Koenig. C'est un vendredi 13, en mai 1940, que la 13<sup>ème</sup> Demi-Brigade écrit le premier chapitre d'une longue histoire vécue au cours d'un périple de 92.000 kilomètres qui la conduira jusqu'à la victoire. Il fait froid ce jour-là, il pleut, et toute la nuit une violente tempête de neigea sévi sur le Rombaken Fjord ; sous

les ordres du Colonel Magrin-Vernerey, la Légion exécute le premier débarquement de vive force d'une guerre qui en comptera tant d'autres.

Dans l'amphithéâtre que forme au fond du fjord, un cirque de montagnes abruptes, une imposante flotte britannique nous appuie, en tête de mât, tous les bâtiments arborent un immense drapeau français. Malgré le plan de feu allemand les légionnaires débarquent, le Capitaine Amilakvari, un mousqueton à la main, nous entraîne à l'assaut de la côte 98 qui domine le camp d'Elversgaard. J'installe mes pièces, observe l'avance des voltigeurs que j'appuie, quand le capitaine me rappelle à l'ordre d'une manière très brutale "*Vous ne voyez pas que c'est sur vous que l'on tire, espèce de c...*". La scène n'a heureusement pour témoins que huit jaeggers qui dorment pour l'éternité. Quelques jours après, le 18 mai, le capitaine a l'occasion de vérifier qu'il a la baraka. Une balle traverse sa cagoule à hauteur de la gorge, il a ressenti une impression de brûlure. Depuis ce jour, le Capitaine Amilakvari n'est jamais allé au combat sans pélerine ou sa cagoule, jamais... sauf le dernier jour de sa vie, il allait avoir 36 ans.

Après avoir enlevé Narvik et repoussé en Suède, l'élite des troupes allemandes - jaeggers et parachutistes - la "13" est de retour en Bretagne le 13 juin. Le Capitaine Amilakvari fait alors partie de la reconnaissance d'officiers chargée de préparer la défense du réduit breton. Devançant les bataillons, cette équipe se fraie un passage au travers de la foule désordonnée de civils apeurés et de militaires affolés avant de se retrouver cernée par les Allemands. Après un jeu de cache-cache avec les panzers, nos officiers arrivent en Grande-Bretagne le 22 juin en passant par Jersey. En route, ils ont recueilli le Capitaine Koenig de retour de Namsos.

Les bataillons ont échappé de justesse à la capture à Dinan. Embarqués à Brest, ils arrivent en Angleterre le 20 juin et campent près de Liverpool. Là, nous prenons connaissance de l'Appel lancé par le Général De Gaulle : Magrin-Vernerey (alias Monclar), Koenig, Amilakvari résistent aux sollicitations des chefs militaires qui nous pressent de partir au Maroc. Ils entraînent derrière eux 1.100 légionnaires sur les 15.000 hommes présents en Angleterre et qui forment le noyau des "Forces Françaises Libres" (1). Il déclare : "*nous saurons tirer les dernières cartouches au nom de la France, pour son honneur et la fidélité à la parole donnée*". Koenig est prêt à servir, même dans l'armée britannique, Amilakvari déclare : "*Je dois tout à la France, ce n'est pas au moment où elle a besoin de moi que je l'abandonnerai*". Et le 14 juillet, notre capitaine défile à Londres, en tête des légionnaires, devant le cénotaphe du soldat inconnu, puis dépose une gerbe au pied de la statue du Maréchal Foch, sur le ruban de laquelle est inscrit : "*Passant, va dire à la France que la Légion Etrangère est là*".

A la tête de ses 2.000 volontaires, aviateurs et combattants de toutes armes de l'armée de terre, le Général de Gaulle s'embarque à Liverpool pour une expédition lointaine. Le 31 août 1940 commence pour la Légion, l'épopée de la reconquête qui la mène d'abord à Dakar, au Cameroun, puis, par le cap de Bonne Espérance en Erythrée, au sein de la Brigade Française d'Orient que commande le Colonel Monclar. La petite Armée Française Libre représente déjà une force non négligeable, un appoint valable pour les britanniques avec ses trois bataillons, ses artilleurs, ses sapeurs, ses conducteurs et ses services médicaux et d'intendance qui lui permettent de vivre de façon autonome.

Mais dans cette campagne extrêmement dure, menée devant Keren dans des massifs montagneux de haute altitude, dépourvus de routes et de pistes, par un climat très rude, froid et humide la nuit, torride le jour, avec pour toute nourriture la "*hard ration*" composée de corned-beef et de biscuits qu'accompagne une faible ration d'eau, le moral s'en ressent. Les hommes se sentent, au bout du monde, ignorés et abandonnés de la France, en butte à toutes sortes de maladies, risquant la mort devant les ascaris éthiopiens qui se battent bien. Amilakvari est là pour reconforter ses légionnaires dont il était très proche.

La prise de Massawah entraîne la reddition de l'armée italienne de l'Afrique orientale qui depuis trois mois nous tenait tête. La liberté de navigation sur la mer Rouge est rétablie permettant le ravitaillement de l'Armée du Nil. La Légion qui a joué le rôle principal dans cette victoire, fête Camerone en territoire conquis.

En mai 1941, la "13" fait partie de la 1ère Division Française Libre rassemblée en Palestine pour prendre part à la guerre de Syrie. Ce sont de cruels souvenirs qu'évoque en nous la campagne que nous avons dû engager. Le Commandant Amilakvari obtient que son bataillon ne soit engagé que dans le cas de nécessité absolue. Jusqu'au 15 juin la Légion subit plusieurs mitraillages d'avions et bombardements sans réagir, mais ce jour-là, une contre-attaque de chars adverses se termine par un massacre inutile de légionnaires de la Compagnie De Bollardière, la Légion s'engage alors et entre dans Damas le 21 mars.

### Anecdote

Après la campagne du Levant, Amilakvari nommé lieutenant-colonel prend le commandement de la 13ème Demi-Brigade de la Légion Etrangère puissamment renforcée par le ralliement de 2.000 légionnaires venus du 6ème Etranger.



Figure 1 - Le Lieutenant-colonel Amilakvari s'agenouille pour recevoir le drapeau de la 13ème D.B.L.E. des mains du Général Catroux

Le 19 octobre 1941, à Homs, une prise d'armes donne lieu à une de ces images fortes qui illustrent le livre d'or de la Légion Etrangère. Le Lieutenant-colonel Amilakvari, un genou à terre, reçoit des mains du Général Catroux le drapeau de la Demi-Brigade, puis il embrasse longuement son emblème.

### Bir-Hakeim

Grâce aux renforts venus de l'Armée du Levant, la France pourra être présente au combat. Malgré les difficultés suscitées par les Britanniques, 10.000 français libres sont engagés en Lybie au cours de l'année 1942 et parmi eux, les trois bataillons de la 13<sup>ème</sup> D.B.L.E. Le 1er janvier 1942, la 1ère Brigade Française Libre, forte de 55.000 hommes, campe aux pieds de pyramides. Le Général Koenig la commande, le lieutenant-colonel Amilakvari est son adjoint. Pendant cinq mois, la Brigade fournit des groupements interarmes, "les jock columns", qui naviguent dans le désert harcelant les forces italo-allemandes, leur causant des pertes sensibles en blindés, abattant des avions, faisant des prisonniers. Amilakvari est à la tête de l'un de ces groupements.



Figure 2 - La Légion étrangère marque sa présence à Bir-Hakeim

Depuis le mois de février, la 1<sup>ère</sup> Brigade occupe, à l'extrémité sud de la position défensive britannique, un coin perdu du désert qu'elle fortifie : Bir-Hakeim. Les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> Bataillons de la 13 sont là.

Le 26 mai, Rommel entreprend, par un vaste mouvement tournant, de contourner la ligne anglaise par le sud. Bir-Hakeim subit le choc de la Division Blindée Ariète. Celle-ci se casse les dents sur le 2/13, elle est décimée par les canons antichars de la Compagnie Lourde De Sairigné et ceux de la Compagnie anti-chars Jacquin de l'infanterie de marine. L'Africa Korps a poursuivi son mouvement, le Lieutenant-colonel Amilakvari mène alors une guerre de course sur les arrières de l'ennemi, coupant son ravitaillement, détruisant sa logistique. A court d'essence et d'eau, Rommel est contraint à la retraite mais il réussit à percer la ligne de défense arrière, se ravitaille et reprend l'offensive. Il ne peut laisser sur ses arrières, la menace que font peser les Français. Il a d'ailleurs reçu l'ordre de les détruire du commandement suprême du théâtre d'opérations, ordre donné en exécution d'une directive d'Hitler "tous les Gaullistes sont là, les anéantir c'est réduire d'un seul coup l'esprit de résistance des Français", confirmée en ces termes par Mussolini : "*conquérir dans un premier temps Bir-Hakeim qui présente les deux aspects politique et militaire*".

Le siège de Bir-Hakeim commence, l'investissement est total. Le Lieutenant-colonel a la charge des réserves, il mène les contre-attaques, circule dans l'enfer de Bir-Hakeim sans avoir semble-t-il la notion physique de la peur. Il n'est pas toujours agréable de l'accompagner quand on est son adjoint.

Le 10 août 1942, le Général De Gaulle remet la Croix de la Libération au Lieutenant-colonel Amilakvari qui reçoit sa cinquième citation à l'ordre de l'Armée.



Figure 3 - Le Général De Gaulle remet au Lieutenant-colonel Prince Dimitri Amilakvari la Croix de la Libération

## El-Alamein

Le 23 octobre 1942, la 1<sup>ère</sup> Brigade est en ligne à El-Alamein. Elle a pour mission d'attaquer le plateau de l'Himeimat, que défendent deux bataillons italiens des divisions Pavie et Folgore, en abordant cet escarpement abrupt par le sud, tandis que la 7<sup>ème</sup> Division Blindée doit s'emparer de l'objectif par le nord. Cette action a pour but d'attirer la 21<sup>ème</sup> Panzer allemande afin de l'empêcher d'intervenir dans le nord où Montgomery veut réaliser la percée.

Protégés sur leur flanc gauche par la colonne blindée (Compagnie de Chars Divry, 2 escadrons d'auto-mitrailleuses du 1<sup>er</sup> Régiment de Marche de Spahis Marocains de Rémy) 1/13 et 2/13 mèneront l'assaut. L'opération est difficile, trois champs de mines protègent l'objectif situé à 16 kilomètres de la base de départ. Il présente un escarpement d'une centaine de mètres dominant la plaine qui empêche l'observation des tirs d'artillerie.

Le Lieutenant-colonel Amilakvari commente ainsi l'ordre d'opération qu'il reçoit : *"ce n'est pas la première fois que l'on nous demande quelque chose d'impossible, mais cette fois c'est tellement c... que ça peut réussir"*.

Dans la nuit du 23 octobre 1942, la pleine lune que Montgomery attendait pour attaquer, éclaire la marche de la Légion. La progression est pénible, les véhicules radio s'enlisent dans le sable mou. Les sapeurs ouvrent enfin un passage dans les champs de mines pour nos blindés. L'artillerie italienne réagit déjà causant quelques pertes. Après 4 heures de marche lente et pénible, les bataillons sont en place, l'écran des blindés protège leur gauche.

Après plusieurs tentatives, le 1/13 ne réussit pas à déboucher, arrêté par le plan de feu sans faille des parachutistes de la Folgore. Les armes automatiques et les mortiers ont raison de l'ardeur des légionnaires, les pertes s'accumulent. Soudain des panzers du 33<sup>ème</sup> de Recce surgissent sur la gauche du bataillon, le contraignant au repli.

Afin d'être au rendez-vous avec la 7<sup>ème</sup> Blindée anglaise dont il attend la protection sur le plateau, Amilakvari donne l'ordre au 2/13 d'enlever la hauteur : il est près de 5 heures. Sous le feu, sans faiblir, la Légion gravit la pente abrupte. Elle enlève l'objectif à la grenade et à la mitrailleuse, faisant 108 prisonniers et capturant un canon de 105. Le plateau est jonché de nombreux cadavres italiens. Le choc des contre-attaques est rude, des légionnaires sont même blessés à coup de poignard. Mais nous sommes sans nouvelles de la 7<sup>ème</sup> Demi-brigade qui, dans la plaine, se trouve encore au milieu des champs de mines. Soudain les panzers du Groupement Kiehl entrent en scène. Vers 7 heures, après une heure de corps à corps, le 2/13, faute d'antichars et d'appui d'artillerie précis, doit entamer son repli. Dans la plaine, le Lieutenant-colonel fait former un hérisson défensif sur un mamelon très en vue de l'ennemi. Les blessés sont évacués. Jusqu'à 9 heures, la Légion s'accroche au terrain : une automitrailleuse et trois chars brûlent mais les 105 italiens jouent aux quilles avec nos véhicules. Le lieutenant-colonel donne ses ordres, indifférent au feu de l'artillerie, toujours aussi calme alors que la situation est critique. Il est debout, en képi, et les légionnaires ont confiance puisqu'il est là - il a perdu sa pèlerine.

A l'instant où l'ordre de retraite nous parvient, le Sous-lieutenant Bourdis rend compte que 5 chars allemands ont réussi à contourner la position et vont nous couper la route. Tandis que les éléments à pied se replient directement au travers du champ de mines, les éléments lourds livrent combat pour atteindre le passage ouvert durant la nuit. Les canons de 75 de la Compagnie Simon sont traînés à bras, les pourvoyeurs portant les obus, les pièces se remettent en batterie à tour de rôle et tirent.

Le Lieutenant-colonel est triste. Il a laissé au flanc de l'Himeimat, quelques blessés. Ceux-ci rassemblés par l'Adjudant-chef Branier combattent jusqu'à l'épuisement de leurs munitions. Leur chef se fera sauter la poitrine avec une grenade pour ne pas être capturé. Le 2/13 progresse, le Capitaine Arnault en tête, en serre-file le Lieutenant-colonel, le docteur Lepoivre et moi. L'ambiance est lourde, le Lieutenant-colonel a perdu sa pèlerine. Deux stukas nous survolent, mitraillent, personne ne bronche. Mais le blindé léger qui sert d'observatoire à l'officier d'artillerie britannique, vient à nous.

Il a été envoyé par le Général Koenig à qui il était allé, de sa propre initiative, rendre compte. Il veut prendre à son bord le Lieutenant-colonel pour le ramener. Amilakvari répond *"ma place est à la Légion, au milieu de mes hommes"* et le 105 ennemi qui avait cessé de tirer reprend. L'automitrailleuse est à peine partie qu'un obus explose au milieu de notre petit groupe. Amilakvari s'est retourné au bruit, un éclat l'a atteint à l'œil, il s'abat, porte ses mains à sa tête en râlant. Le docteur Lepoivre est blessé dans le dos, je suis couvert de sang, il est dix heures. Les chars allemands approchent, je tire les corps à l'abri d'un monticule et appelle à l'aide. Le char de l'Aspirant Touny vient à nous. Le Lieutenant-colonel et le

docteur sont hissés sur la plage arrière et je me retrouve seul dans la plaine où les obus ennemis saluent une dernière fois mon chef et ami.

*"Je maudirai les Anglais si je ne termine pas la guerre sur un char"* avait-il déclaré à ses chefs. Ceux-ci lui avaient promis de satisfaire son désir et la 13 méritait bien de devenir une unité blindée, *"mais les promesses n'engagent que ceux à qui elles sont faites"*. Et c'est sur un char que le Lieutenant-colonel revient mortellement blessé.

En ce soir de bataille, quatre légionnaires portent sur l'épaule le corps de leur chef, que le Général Koenig veut veiller dans sa tente. Dans le soleil rouge du couchant, les légionnaires d'escorte ont allumé des torches pour l'accompagner. On entend nos artilleurs tirer des salves à intervalles réguliers : c'est à la fois grandiose et infiniment triste.

Ainsi mourut le Lieutenant-colonel Dimitri Amilakvari, prince géorgien, Compagnon de la Libération.

**Jean-Michel Lasaygues**

**Source texte : revue de la France Libre N° 279 - 3ème trimestre 1992**